

Cinq mois avec les gueules noires en Lorraine
Par le Général de corps d'armée Philippe HOUBRON,
ancien rédacteur en chef des Cahiers du CDEC

Pour obtenir le Brevet Technique j'ai fait l'École des Mines de Nancy. J'avais raconté (Lettre de Minerve n° 44) la nécessité de maîtriser l'anglais pour valider mon diplôme d'ingénieur. Mes cinq mois de stage de fin d'études dans les Houillères de Lorraine (HBL) dont la moitié *au fond*, m'ont encore plus marqué.

Les HBL, parmi les dernières mines de France, devaient fermer inéluctablement 15 ans plus tard. Le charbon, de plus en plus profond, était extrait avec de grandes difficultés. L'accès aux veines ne se faisait qu'après creusement de longues galeries couteuses en ressources. Il fallait donc en optimiser la conception. Comme à l'École des Mines j'avais étudié la «modélisation–simulation de processus complexes», mon maître de stage me fit participer à ces études qui nécessitaient de collecter, *au fond*, de nombreux paramètres. Intégré à différents postes de travail, j'ai donc dû descendre plusieurs dizaines de fois dans chacun des quatre puits du bassin.

J'ai ainsi découvert un milieu très particulier en côtoyant longuement les «gueules noires» et compris pourquoi un ingénieur ancien m'avait dit que je ne serais pas dépaycé.

En effet la Mine ressemblait au milieu militaire: le souci permanent du facteur humain, une hiérarchie clairement identifiée, des consignes rigoureuses, des ordres clairs et précis, une obéissance sans discussion et un solide esprit de corps.

Constitués en équipes les mineurs de base (militaires du rang) étaient encadrés par les porions (sous-officiers subalternes) eux-mêmes supervisés par les chefs porions (sous-officiers supérieurs). Les porions qui étaient la cheville ouvrière de cette organisation comprenaient les généralistes, chefs de chantier, renforcés au besoin par les spécialistes (artificiers, électriciens, etc.) qui restaient seuls maîtres dans leur domaine. Au-dessus d'eux «Le» chef porion, *deus ex machina* du puits, qu'il connaissait comme sa poche, sans qui rien ne pouvait se faire. Il était l'*alter ego* de l'ingénieur en chef, directeur du puits, qui le consultait sur tout. Il était plutôt bienveillant, mais, si nécessaire, savait se montrer ferme et intransigeant. Tout manquement d'un mineur remontant jusqu'à lui se terminait souvent mal pour le fautif.

Les ingénieurs (officiers) étaient chargés des tâches de direction, de conception et de contrôle. La grande majorité d'entre eux était bien convaincue que le souci des hommes est la clé d'une bonne gestion.

Ce sont les porions qui m'ont fourni l'essentiel des données nécessaires à la réalisation de mon étude.

La priorité des priorités avait trait à la sécurité, de la prise de poste de trois-huit de l'équipe à la fin de son travail: briefing avant descente, passage rigoureux des consignes, perception et réintégration des équipements et matériels et encore comptes rendus systématiques.

Dire que mes premières descentes *au fond* furent impressionnantes est un euphémisme. On plongeait dans un autre monde, à plusieurs dizaines d'hommes serrés dans une cage qui s'enfonçait à une vitesse vertigineuse jusqu'à 1.200 mètres et puis l'on parcourait des kilomètres de galeries à pied, en mini-train ou parfois même sur un tapis roulant. La chaleur, la poussière noire qui s'infiltrait partout et le bruit assourdissant ne facilitaient pas le dialogue avec le porion qui avait un œil sur ses hommes. Enfin après la remontée, c'était la traversée de la salle des pendus (les vêtements et matériels de travail suspendus au plafond, preuves

qu'il ne manque personne) où des centaines de mineurs pouvaient se doucher ensemble, avant d'accéder, pour moi, aux cabines de douche réservées aux ingénieurs.

Excepté par certains jeunes ingénieurs qui pensaient que je venais pantoufler et me prenaient pour un concurrent, j'ai été vite accepté dans ce milieu, peut-être en partie grâce à l'esprit militaire qui y régnait.

J'ai été frappé par la passion, voire l'amour, que tous portaient à leur métier et aussi l'esprit de corps qui faisait qu'*au fond*, étrangement on se sentait «bien». L'ingénieur dont je partageais le bureau n'était jamais aussi heureux que lorsqu'il abandonnait ses tâches administratives par nécessité de descente dans un puits. J'ai même parfois constaté une once de jalousie de ceux de la surface envers ceux du *fond*.

Bien que toujours physique et éprouvant dans un environnement hostile, le travail de la mine, mécanisé, sécurisé contre *tous les dangers, y compris le grisou, n'était plus celui décrit par Zola même si l'accident restait possible*. Le sort des mineurs s'était beaucoup humanisé (transports, soins, logements malgré leurs aspects extérieurs tristes) tout en ayant gardé, pour certains cadres, des avantages du passé telle la «prime de jardinier».

Aucun mineur n'aurait imaginé travailler ailleurs qu'aux HBL où l'on œuvrait de père en fils. La vie associative était très riche. Tous les membres de cette grande famille homogène étaient solidaires car tous issus de cette Lorraine de l'est ne parlant *au fond* que leur dialecte.

Cette expérience hors du commun que j'ai eu la chance de partager avec ces hommes me permet de comprendre la nostalgie et l'émotion de toute une génération qui, bien au-delà des conséquences économiques, a vu sa raison de vivre disparaître avec la fermeture des puits.

